

JOUR DE COLÈRE (1943)

DIES IRAE

un film de Carl Theodor DREYER

**avec Lisbeth MOVIN Preben LERDOFF Rye
THORKILD ROOSE**

On a qualifié ce film de « Rembrandt vivant ». Il a été salué dans le monde entier comme un chef d'œuvre absolu.

Pourquoi. Bien sûr pour sa très grande beauté formelle, mais avant tout parce que c'est sans doute l'un des plus beaux portraits de femme de l'histoire du cinéma. Lisbeth Movin, son héroïne, y développe une incroyable sensibilité, une vibration intérieure rarement vue au cinéma. Son offrande finale sur la dépouille de son ignoble mari y est montrée comme le sacrifice ultime d'un être humain devant l'horreur absolue. Comment une artiste de sa dimension, il est vrai dirigée par l'un des plus grands metteurs en scène de l'histoire du cinéma, arrive à nous faire sentir derrière ce drame comme une Ascension, est d'une stupéfiante adresse.

Car de quoi s'agit-il ? En 1623, dans un village du Danemark, le pasteur Absalon vit avec sa mère, Merete et sa seconde épouse Anne, qu'il a recueillie. Celle-ci ignore tout de ses origines et n'a jamais éprouvé les soubresauts de l'amour. L'irruption presque simultanée dans leur demeure de Martin, le fils qu'Absalon a eu d'un premier lit, et de la vieille Marte Herlofs, accusée de sorcellerie qui a bien connu la mère d'Anne, va bouleverser la vie de la jeune femme.

« Dies Irae » l'autre titre original du film est le nom d'un des textes appartenant à la liturgie chrétienne des morts. Il fut tourné, détail important, à l'époque de l'occupation nazie au Danemark ; Lorsque la sorcière est brûlée vive, cette scène évoque bien sûr les comportements atroces des occupants avec les lance-flammes.

La sorcière est une vieille paysanne dont la détresse émeut. Elle s'en prend à Absalon, le pasteur du village (homme puissant de l'époque) et ce dernier la condamne à mort alors qu'il a épargné une autre femme accusée de sorcellerie, car il voulait sa fille, la belle Anne dont il a fait sa femme. L'interrogatoire de Marte, selon une orthodoxie luthérienne inflexible, par les notables, ressemble dans les propos et les postures à ceux du régime hitlérien qui se met en place. Dans les flammes Marte maudit le pasteur, mais la colère qui se lève est celle de Dieu. Dreyer la montre invisible et terrible, comme une tempête dans la nuit. Satan et ceux qu'il possède, deviennent eux-mêmes les instruments d'un châtement divin, que le pasteur manipulateur redoute autant qu'il l'espère. La belle ordonnance de la mise en scène révèle là, toute sa justification et sa force : pour le jugement dernier, tout doit surgir dans la clarté d'un ordre retrouvé. Ici chaque plan y participe. C'est très impressionnant.

Les personnages sont prisonniers d'un monde trop étriqué et se débattent dans une société furieusement répressive. Anne est frustrée d'amour, de tendresse, de sexe,

privée de jeunesse ; lorsqu'elle rencontre Martin le fils du pasteur, jaillit en elle une flamme, un coup de foudre, qu'elle s'imagine réciproque. En s'offrant à Martin, elle met en place une tragédie alors qu'elle n'aspire qu'au bonheur.

Il y a un moment suspendu, dans la campagne où ils se livrent passionnément, qui évoque le jardin de l'Éden. Mais dans ce jardin, on y ramasse des fagots pour allumer les bûchers. Un moment, avec la force donnée par l'amour, elle s'oppose à son impitoyable belle-mère, puis elle dit à son mari toute l'horreur qu'il lui inspire.

Alors comme les sorcières elle devient condamnable.

La mère du pasteur, dans son regard féroce, nous avertit de la rigidité hiératique d'un monde puritain gouverné par l'obsession de la lutte entre le bien et le mal. L'aveuglement meurtrier du pasteur qui se fait le dépositaire de la parole divine qu'il accapare, s'affirme comme l'instrument et le bras armé de celle-ci, pour condamner chez autrui ce que souvent il porte en lui-même. Le Christianisme dépeint ici, est celui de l'Ancien Testament, fondé sur la Loi du Livre avec son Dieu de colère et d'autorité. Pour la mère, Anne doit-être punie afin que l'ordre social, l'ordre tout court, ne soit pas mis en danger.

Dreyer a montré cela avec un sens inouï de pureté totale.

Par exemple, le panoramique avec les enfants de chœur lors des funérailles est d'une perfection absolue. Les enfants tournent autour de la pièce et la caméra tourne dans le même sens, mais plus lentement, créant ainsi un mouvement apparent inverse dont le décalage est rythmé par leur chant. Du grand art.

On entre dans ce film comme au Panthéon du 7ème Art. On admire la grâce des mouvements de caméra, la maîtrise de l'espace, la splendeur des compositions d'ombres et de lumières.

Malgré sa gravité « Jour de Colère » est un hymne à la vie en réaction à la coercition puritaine. Il est le portrait magnifique d'une femme dont le destin se rapproche de celui de Jeanne d'Arc, mis en scène quinze ans avant par Dreyer.

Anne, abandonnée, confrontée à la lâcheté des hommes (son mari puis son amant) mais qui assume dans la dignité du silence son choix de vie.

Lorsque Anne revêtue de blanc, s'offre en sacrifice en se déclarant sorcière, et quand elle prononce ces dernières paroles « Je te vois à travers mais larmes, mais personne ne vient les essuyer » sont-ce des mots de désolation ou des mots d'appel à l'aide, et par là chargés d'espoir envers la clémence divine ?

Dieu seul le sait.